

# Le psychobricolage en 23 leçons

Radicalement neuf par son ton et sa manière, résolument archaïque par ses obsessions et sa matière, le second livre d'Emmanuelle Pireyre est un événement. Un événement dont on sait bien qu'il mettra du temps à advenir dans la réalité de la librairie, mais dont la force d'évidence est au moins égale à la grande perturbation qu'il provoque chez son lecteur, « psychobricoleur » en formation, voué au burlesque, ou au tragique.

BERTRAND LECLAIR

**EMMANUELLE PIREYRE**  
MES VÊTEMENTS NE SONT PAS DES  
DRAPS DE LIT

Maurice Nadeau éd., 116 p., 92 F

N'est pas stagiaire qui veut. Non pas tant qu'en cette époque économiquement troublée les places soient chères, même au rabais, mais parce qu'il est difficile, passé certains caps dans la vie, d'accepter encore cette position instable, livrée à l'éphémère et l'inconnu. C'est pourtant à cette position de stagiaire qu'Emmanuelle Pireyre prétend nous assigner, dans la vie comme dans son livre. Elle-même sans vergogne mais non sans autoritarisme se dissimule sous les habits de la « conférencière », maîtresse du jeu. Cette dernière, pour n'être pas tout à fait l'auteur, lui ressemble d'autant plus qu'elle fait plusieurs fois référence à des expériences passées de « congélations, décongélations et autres traitements appliqués aux circonstances », titre du premier livre fort déroutant d'Emmanuelle Pireyre (1) qui, déjà, en passait par une posture techniciste pour témoigner d'une vertigineuse course contre l'éphémère des êtres et des sentiments. (Ajoutons que le CV de la conférencière fait également mention de deux diaporamas documentaires : « Questions sur les nus amateurs » et « Étude sur le psychobricoleur à partir d'un exemple vivant », que l'on peut également attribuer à l'auteur, tout comme on ne peut que lui attribuer « l'opiniâtreté et l'aveuglement » de la conférencière trébuchant sans cesse dans sa quête impossible d'une verticalité arrachée à l'horizontalité du temps commun).

Objet étrange, dont on pourrait dire d'une métaphore osée qu'il a toutes les caractéristiques du *para-normal* (en ce que sa bizarrerie entretient un rapport constant à la normalité de la représentation), *Mes vêtements ne sont pas des draps de lit* se présente en effet comme la notice technique d'un stage d'initiation en vingt-trois journées, chaque chapitre étant suivi d'une note récapitulant, dans une typographie différente, le matériel nécessaire au bon déroulement de la journée. Ces notes sont d'une extrême précision, estimant même la rétribution à prévoir pour chaque intervenant - sachant que quelques-uns sont, par nature, bénévoles (Angèle de Foligno fait de nombreuses apparitions, toujours accompagnée de son cousin besogneux le scribe Frère Arnaud), et que d'autres bénéficient d'un tarif abusif (ainsi, exemple mineur, Stanislavski est-il payé 1000 F et son élève seulement 400, sans parler du scan-

dale de voir Humbert Humbert rémunéré en dollars sans aucune considération pour les dommages subis par Lolita).

## MÉTA-ROMAN

Mais force est de constater que l'on a ici encore rien dit de ce livre, sauf peut-être l'étrangeté et la drôlerie loufoque. Résolument placé sous le signe d'un « je » féminin en proie au vertige métaphysique (« quand je dis âme je veux dire aussi bien corps » et « quand je dis corps je ne sais pas exactement ce que je veux dire »), on peut aussi bien le lire comme un manuel pratique du « psychobricolage », discipline de *sur-vie* (au sens de : vivre au-dessus) qu'il s'emploie à définir dans le même temps qu'il y prépare les stagiaires que nous sommes, puisque nous le lisons.

La formation livrée « in progress » l'est concrètement, progressive. Il s'agit d'abord de définir les frontières qui délimitent intérieur et extérieur, qui délimitent le « je » du « il » en passant par le « tu » (tout le tu, y compris le non-dit des désirs immédiats) avant d'envisager les moyens rationnels et prosaïques de repartir à la conquête utopique des vastes *terra incogni-*

ta que sont nos paysages intérieurs dominés par un ciel désormais vide. *Mes vêtements...* relève en somme de l'installation, au sens artistique du terme, mais ne s'y conforme pas, pas plus qu'à la poésie dont il est chargé (ainsi parle-t-on des armes). Si *Congélations, décongélations* avait été à sa publication agrégé au champ de la poésie, on serait en effet bien en peine d'y enfermer *Mes vêtements...* Fiction gigogne, ce dernier livre est assurément un roman, si l'on veut bien admettre que le genre du roman est extensif et qu'il a subi, par le passé, des distorsions plus grandes et néanmoins fructueuses. C'est un roman sans narrateur, mais pas sans narration, puisque la fiction de la série de conférences ou travaux pratiques se maintient avec constance dans la réalité de la lecture (le lecteur construit lui-même la narration en traversant successivement les étapes, parfois interpellé dans la situation de formation où il se projette - ainsi après un passage abrupte aux deux-tiers du livre : « Ce qui fait que je veux répéter tout ce que j'ai déjà dit. Non, je plaisante »). C'est surtout un roman qui, non seulement discute et remet en jeu toutes les règles et conventions de la fiction littéraire (car à l'absence de narrateur correspond, en miroir, une position inconfortable pour le lecteur, qui n'est plus « locataire », comme dans le roman classique, mais effectivement « stagiaire », sans vouloir jouer sur les mots et le dire locataire dans ce livre comme dans la vie), mais de plus élabore et discute ses propres règles à mesure de leur énonciation. C'est littéralement un méta-roman, que l'on pourrait lire d'ailleurs comme une métaphore de l'art d'écrire des fictions. Qu'est-ce donc en effet que le « psychobricolage », « programme qui déborde la possibilité de sa réalisation », qui prétend déplacer de modestes verrous mais peut-être aussi bien, à terme, des montagnes de culpabilité dans la quête immobile de l'âme, si ce n'est l'apprentissage de l'art d'écrire cette magni-



EMMANUELLE PIREYRE

## ROMANS, RÉCITS

fique fiction d'une élévation mystique débarassée de dieu – quand bien même « je ne peux pas construire une histoire parce que je ne veux pas penser à la fin, parce que je ne pense qu'à elle ». Cette lecture-là, la plus passionnante, mène au constat qu'Emmanuel Pireyre défriche une voie nouvelle équidistante des deux chemins désormais creux où s'enfoncent une bonne part de la création littéraire, poétique ou romanesque : un lyrisme tournant à l'épanchement, un littéralisme volontiers négateur auquel la dérision ne permet pas d'éviter le cynisme. On notera d'ailleurs qu'E. Pireyre n'est jamais aussi lyrique (car elle sait l'être, et magnifiquement), qu'à contre-temps (ainsi lorsqu'elle évoque le bonheur de s'anesthésier au regard des téléfilms), et qu'elle ne s'accroche jamais aussi solidement au pied de la lettre, poussant la raison littérale jusqu'au burlesque, que lorsqu'elle s'approche de la dimension tragique et ancestrale de « l'homme occidental ».

Et voilà qu'à pleins feuillets on n'a toujours rien su dire de cet objet qui décidément nous

déborde. Car l'enjeu n'est pas là encore, et encore moins l'évidence. L'enjeu est placé concrètement du côté du corps écrivain, de la sincérité du corps sexué, animal (animé) : du côté de la représentation mensongère, délicieusement mensongère jusqu'à en devenir vraie, du corps écrivain comme du corps désirant. « La proportion d'autodétermination est faible chez les corps, c'est pourquoi ils sont tellement sympathiques quand ils dérivent les uns vers les autres dans l'atmosphère en cachant leur bruyante sincérité par de minuscules mensonges chuchotés. »

Bref, et puisqu'heureusement on n'en viendra pas à bout, disons juste ceci : il y a là comme le socle d'une œuvre dont on ignore tout encore. Tant pis pour ceux, stagiaires ou professionnels !, qui s'aviseront de prendre le train après son départ : il leur faudra courir vite et loin. !

1. Éditions Maurice Nadeau, 2000. Voir l'article de Jean-Yves Masson, *La Quinzaine littéraire* n° 784.

## MÉMOIRES

# Splendeur du passé

JEAN JOSÉ MARCHAND

GUY DUPRÉ

COMME UN ADIEU DANS UNE LANGUE OUBLIÉE

Grasset éd., 288 p., 118 F

Dupré appartient à cette génération née il y a 70 ans qui a ressenti la honte de la défaite sans avoir même combattu. Ses mémoires sont une triste *Confession d'un enfant du siècle*. Elles commencent non par Iena et Austerlitz, mais par l'histoire du dénommé Brunet « qui pour éviter un massacre inutile (*sic*) avait tué d'une balle dans le dos le colonel Charly, auquel les Allemands rendirent les honneurs militaires ». Précisons que la IV<sup>e</sup> République conféra à ce Brunet... la croix de guerre. Ces Français de 1950, Dupré ne les a jamais aimés, « mais leurs veuves, leurs nécropoles militaires, leurs soldats perdus, certains de leurs écrivains ».

Elles n'étaient pas toutes veuves, les femmes qui ont jalonné la vie de Guy Dupré et dont les évocations constituent les chapitres de son livre, toutes inspirantes, quoique parfois un peu agaçantes avec leurs attitudes maternelles. Le côté des hommes n'est représenté que par les aïeux, de Lautréamont à Foch, de Rimbaud à Pétain, tous nés vers 1850. La vraie, la grande passion de Guy Dupré ce fut toujours la langue française.

Ce livre de mémoires le montre, qui ranime la flamme de Chateaubriand, dont l'insolence est ici relayée par un goût de la provocation qui fait penser à Montherlant. Mais ces maîtresses

dont les prénoms (ré-inventés) donnent leurs titres aux différents chapitres ? Eh bien, on les voit mal. Il manque les petits traits d'amour et de méchanceté qui les rendraient inoubliables. Les vraies amantes de l'auteur ce sont des mortes, la Marie de Maurice de Guérin, celle qu'aima Benjamin Constant (j'avais vu la mort la frapper ; cet événement m'avait rempli d'un sentiment d'incertitude sur la destinée et d'une rêverie vague), la pauvre Anne de Thomas de Quincey, et surtout la morte de Flaubert qu'un enfant pleure « haletant dans l'ombre et sous la pression d'un regret immense plus doux que la lune et plus insondable que la nuit ». Après une jeunesse occupée à des combats d'arrière-garde, sortes de derniers combats au sabre, après avoir rompu des lances en faveur de la célèbre offensive Nivelle-Mangin de 1917 (250 000 tués en huit jours pour avancer de quelques mètres), après avoir rêvé sur la tentative de transporter à Douaumont les cendres du général Pétain dans une « estafette » pilotée par une marchande foraine qui se nommait Madame Boche (*sic*), après avoir travaillé chez Plon auprès de Charles Orenge, Dupré a effectué une conversion à *Paris-Match* où il a rencontré l'anti-Dupré, ce merveilleux feuillet que fut l'inventeur du mot « ringard », André Frédérique, qu'il place à tort au-dessous de Queneau et de Tardieu car sa verve, à lui, était jaillissante. Il abandonne alors les « fourgons de queue de l'Histoire » pour s'immerger dans l'actualité la plus superficielle et cela ne lui est pas inutile. Au contraire. Ce contraste entre la splendeur du passé, la magie du style, et la platitude de notre monde fait la saveur unique de ces mémoires. !

Diffusion CJD



### Rilke et son amie Lou Andreas-Salomé à Paris

□ Stéphane Michaud et Gerald Stieg

Coédition avec la BnF  
Prix 130 F ISBN 2-87854-220-7



### Partir ou rester ? Les intellectuels allemands devant l'exil

□ Valérie Robert

Prix 140 F ISBN 2-87854-208-8



### La main bâtive des révolutions

Esthétique et désenchantement de Leopardi à Heiner Müller

□ Jean Bessière et Stéphane Michaud

Prix 95 F ISBN 2-87854-221-5

**PRESSES DE LA SORBONNE NOUVELLE**  
13, rue Santeuil 75005 - Paris